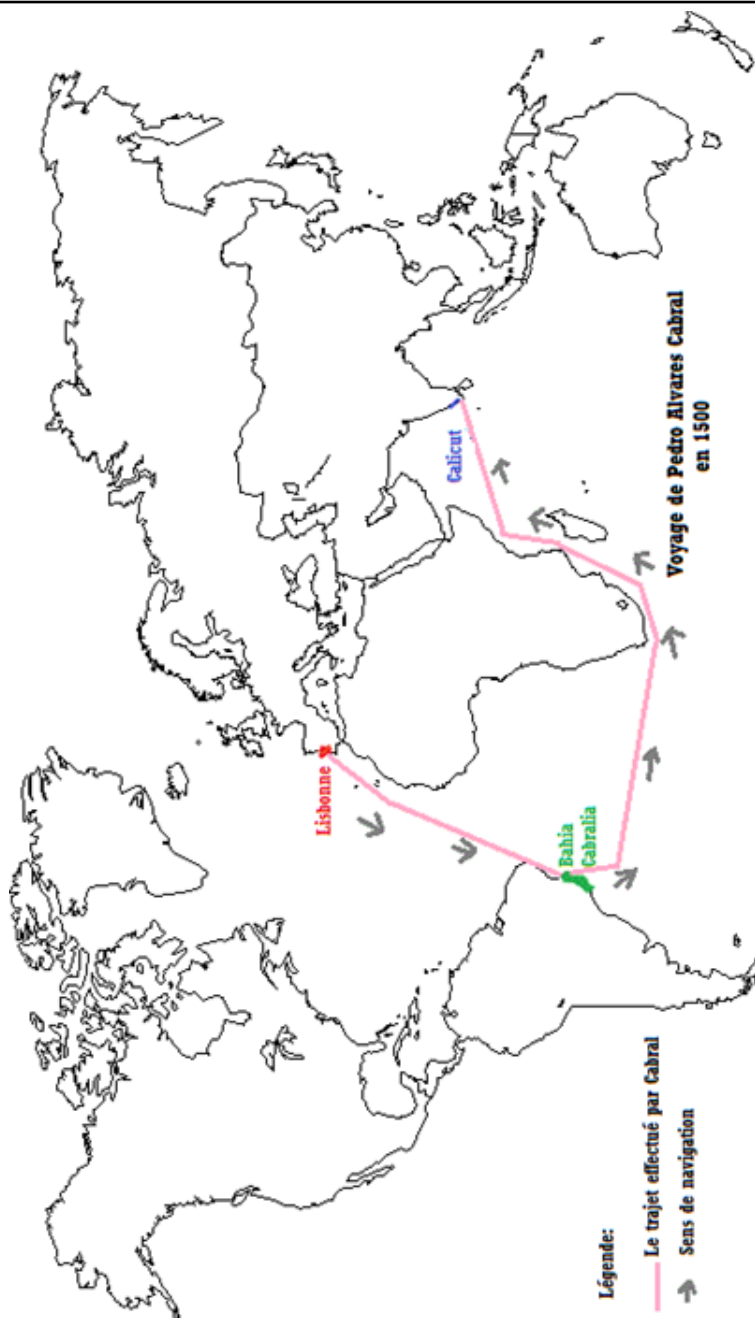


La Découverte du Brésil



22 avril 1500-2 mai 1500 : Une flotte portugaise de douze navires, commandée par Pedro Alvares Cabral, aborde une côte inconnue. La flotte rassemble à bord de ses caravelles 1 200 à 1 500 hommes (mousses, matelots, soldats, marchands, proscrits, franciscains, prêtres, interprètes originaires des Indes...) pensant voyager vers l'Inde, sur les traces de Vasco de Gama, parvenu à Calicut le 20 mai 1498. La découverte de cette nouvelle terre est jugée suffisamment importante pour que la nouvelle en soit apportée au souverain portugais. Pero Vaz de Caminha, secrétaire de la flotte, rédige une lettre, adressée à Manuel Ier, roi du Brésil, pour l'informer de cette découverte et livrer, ainsi ses impressions. Pensant avoir affaire à une île, Cabral fait ériger une croix, célébrer une messe et la baptise « terre de Vera Cruz ou de Santa Cruz ». La présence de « bois de braise » (pau Brasil en portugais) utilisé pour extraire une teinture rouge, fait que le pays est rapidement surnommé « terre du Brésil ».

Source : https://www.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie_bresil.asp

Les portugais colonisent le Brésil

En 1502, les Portugais reviennent au Brésil avec l'intention d'explorer cette terre, dont ils comprennent rapidement qu'elle n'est pas une île comme l'avait d'abord cru Cabral. Le 1er janvier 1502, ils découvrent ce qu'ils croient être l'embouchure d'un fleuve, et nomment l'endroit Fleuve de janvier ou Rio de Janeiro. Ils établissent leurs premiers comptoirs à Porto Seguro puis à Cabo Frio (Pernambouc) et Bahia afin d'exploiter le pau-brasil.

Cependant, les Portugais se trouvent face à un problème : comment coloniser cette terre immense quand on est un petit royaume de moins d'un million et demi d'habitants et qu'on mène en parallèle des entreprises de colonisation sur l'ensemble du globe ? Et

comment la couronne pourrait-elle contrôler ce territoire et le protéger des ennemis ? Le manque d'hommes explique, donc, la lenteur du processus de colonisation.

En 1532, les portugais fondent la première ville, São Vicente, mettent en place le système des capitaineries afin d'administrer le Brésil et créent le premier engenho, c'est-à-dire la première plantation sucrière.

A partir de 1549, les Jésuites s'installent également en Amérique du sud. Dans les aldeias, villages où ils rassemblent les indigènes, ils enseignent à ces derniers les principes de la vie chrétienne ; en échange, ils les protègent contre les chasseurs d'esclaves ou bandeirantes qui capturent et vendent les indigènes aux propriétaires des engenho de plus en plus nombreux notamment au Nord.

Mais, Lisbonne, n'a d'yeux que pour les épices de l'océan Indien, et ne s'intéresse que très peu à sa colonie du Nouveau Monde, dont la seule richesse semble être le pau-brasil. Ce bois ne rapporte pas assez d'argent et, pour l'exploiter, il faut passer des accords avec les tribus locales qui fournissent des esclaves. Il faut aussi se défendre contre les Français qui mènent des expéditions, s'installent (France Antarctique entre 1555 et 1560) et s'allient avec d'autres tribus (notamment les Tupinambas). Durant les années 1550-1560, les portugais chassent les français et écrasent avec férocité les tribus rebelles ou alliées avec la France. Le choc microbien contribue à la disparition rapide des indigènes.

Vers 1570, les conditions sont réunies pour le développement de la colonie brésilienne. Le « boom » de l'industrie sucrière entraîne une forte demande en main-d'œuvre. Les planteurs du Brésil comprennent que les esclaves indigènes ne pourront suffire à

cette production. Ils se tournent vers l'Afrique. À partir de 1610, les esclaves africains sont majoritaires. Ils viennent principalement des implantations portugaises d'Angola et des comptoirs du golfe de Guinée où ils sont échangés contre des produits en provenance directe du Brésil : tabac et eau de vie. Dans le même temps, une série d'ordonnances organise la défense du territoire brésilien grâce à la présence de soldats et à la construction de forteresses.

En 1572 puis en 1607, le Brésil est divisé en deux entités ayant pour capitales distinctes Salvador au nord et Rio de Janeiro au sud. Les deux Etats sont eux-mêmes subdivisés en capitaineries.

Sources : https://www.herodote.net/Jeunesse_du_Bresil-synthese-495.php et https://www.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie_bresil.asp

De la fête brésilienne de Rouen à la France Antarctique

An 1550. Un événement exceptionnel se prépare à Rouen. Pour l'occasion, la ville se mobilise. Les rues sont nettoyées, des tentures suspendues aux façades, des arcs de triomphe en bois dressés sur le chemin du cortège royal... Car la venue d'un roi est non seulement une occasion rare pour la population de découvrir leur maître, mais aussi un honneur.

Le 1er octobre 1550, le roi Henri II se présente à Rouen. Sa femme Catherine de Médicis, les plus hautes aristocrates du royaume et des ambassadeurs l'accompagnent lors de son entrée dans la capitale normande. Ces efforts ne sont néanmoins pas dénués d'arrière-pensées. En retour, la municipalité espère quelques faveurs du nouveau prince, comme une confirmation de ses privilèges ou une diminution d'impôt par exemple.

Monté sur une mule, Henri II admire la rive gauche de la Seine. De ce côté du fleuve s'étalent une forêt et un village indien reconstitués. 100 à 200 personnes s'agitent, « tous nus et peinturlurés n'ayant de couvert que les parties qu'exige la nature », décrit un témoin.

Chacun joue son rôle : certains s'essaient à tirer à l'arc sur les oiseaux exotiques ; d'autres courent après des guenons. Quelques-uns se balancent dans des hamacs tandis que leurs compatriotes coupent du bois. C'est comme si un morceau du Brésil avait été transplanté sur les bords de la Seine.

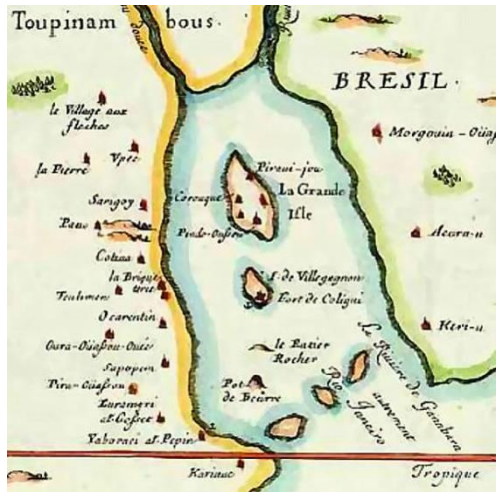
Soudain, d'autres Indiens surgissent, arme à la main. Une bataille s'engage (pour de faux). Des huttes sont embrasées (pour de vrai). Loin de venir d'Amérique, la plupart des figurants sont en réalité des matelots normands. Toutefois, participent aussi « cinquante naturels fraîchement apportés du pays ». Ce sont précisément des Tupinambas, tribu habitant les côtes du Brésil.

Mais que viennent faire ces Amérindiens en Normandie ? Bien sûr, il s'agit déjà de proposer un spectacle original au roi et à la Cour. Mais le choix d'une fête indienne a un sens plus profond. Les Rouennais souhaitent mettre en valeur leurs partenaires commerciaux d'outre-Atlantique. En effet, depuis 1503, des navires normands se sont aventurés jusqu'au Nouveau Monde, afin de nouer des relations commerciales avec les peuplades locales. Au Brésil, les Tupinambas se sont montrés particulièrement hospitaliers à l'égard de ces marins et de ces marchands.

D'ailleurs, le spectacle offert à Henri II veut illustrer la nature fructueuse de ces rapports : le public aperçoit des Indiens échanger avec des Normands leur bois contre des serpes et des haches en fer.

An 1554. Henri II accueille avec bienveillance l'idée de Villegagnon, soldat et vice-amiral de Bretagne, d'implanter une colonie dans la baie de Guanabara au Brésil. Celle-ci consoliderait la présence française sur les côtes du Brésil, affirmerait le refus du partage du monde instauré par le Traité de Tordesillas et offrirait une escale sûre pour les navires français en route vers les Indes orientales.

Grâce au financement de l'amiral Gaspard de Coligny, 3 navires et 600 hommes, passent, le 15 novembre 1555, de l'Océan Atlantique à la baie de Guanabara. Villegagnon choisit d'installer sa colonie sur une île rocailleuse proche de la côte. Les français la baptisent Coligny, en hommage à leur protecteur



et bâtissent un système de défense en bois, le fort Coligny. Les français profitent de la bienveillance et de l'aide des Tupi avec lesquels les marins bretons et normands ont tissé, depuis longtemps, des liens de bons voisinages. Mais, Villegagnon impose aux colons comme aux indigènes un travail constant et une discipline de fer. Très vite, les colons vont renoncer aux tâches les plus pénibles, les laissant aux indigènes. Ces derniers se lassent d'être les seuls à les accomplir. Les français ont du mal à s'habituer à leur nouvelle vie : la nourriture, à base de manioc, leur déplaît ; ils se plaignent de manquer de vin et de femmes car leur chef leur interdit de « paillarder avec les sauvages ». En Février 1556, une révolte éclate. 30 hommes fomentent le projet de tuer Villegagnon. Le complot est découvert et la répression terrible. De ce fait, Villegagnon redouble d'autoritarisme, emprisonne et

torture ceux qui s'opposent à son commandement. Nombreux sont les colons qui préfèrent fuir vers la forêt plutôt que de vivre auprès de ce tyran. En février 1557, 3 navires et 300 colons (dont des protestants) débarquent au fort Coligny. Quelques mois auparavant, Villegagnon avait demandé de l'aide aux Genevois afin de pallier les nombreuses désertions. Parmi les nouveaux arrivants, se trouve Jean de Léry, protestant et auteur, vingt ans plus tard de *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. L'arrivée de protestants au sein du fort exacerbe les tensions. Les préoccupations religieuses accaparent la vie quotidienne et les colons ne songent plus à rendre leur colonie durable et fructueuse. Face à l'intolérance de Villegagnon, les protestants sont obligés de quitter le fort. Ils vivent plusieurs mois auprès des Tupi avant de pouvoir revenir en Europe en 1558. De son côté, Villegagnon abandonne sa colonie en 1559 et rentre en France afin de s'expliquer avec les autorités françaises. Le 21 février 1560, les forces du gouverneur portugais Mem de Sa, entrent dans la baie. Fort Coligny, qui n'est plus défendu que par 70 personnes, tombe le 17 mars 1560 après un siège de 6 semaines. Ainsi prend fin, l'éphémère « France Antarctique ».

D'après Michel Faure, *Une histoire du Brésil*, Editions Perrin, 2016

Une tribu indigène : les tupinambas

[...] les sauvages de l'Amérique, habitant la terre du Brésil, nommés Touïoupinambaoults [...] n'étant point plu grands, plus gros, ou plus petits de stature que nous sommes en Europe. [...] Mais ils sont plus forts, plus robustes, plus agiles, moins sujets aux maladies ; [...] Quant à leur couleur naturelle, en raison de la région chaude où ils habitent, n'étant pas noirs, ils sont seulement basanés [...]

Du reste, chose non moins étrange que difficile à croire pour ceux qui ne l'ont pas vue, les hommes comme les femmes et les enfants [...] demeurent et vont habituellement aussi nus qu'ils sortent du ventre de leur mère. [...]

De plus, nos Brésiliens se bigarrent souvent le corps de diverses peintures et couleurs [...] Ils ont aussi des croissants, longs de plus d'un demi-pied, faits d'os bien aplanis [...] qu'ils nomment y-aci, du nom de la lune, qu'ils appellent ainsi et ils les portent, pendus à leur cou, avec un petit cordon [...]

Quant aux ornements de leur tête, nos Toüoupinambaoult, outre la couronne sur le devant, et les cheveux qui pendent derrière, lient et arrangent des plumes d'ailes d'oiseaux, incarnat, rouges, et d'autres couleurs, dont ils s'ornent le front [...]

S'il est par ailleurs question de sauter, boire et caouiner, ce qui est presque leur occupation ordinaire, afin qu'en plus du chant et de la voix dont ils usent habituellement dans leurs danses [...] ils cueillent un fruit particulier [...] remplacent le noyau par de petites pierres et en enfilent plusieurs, ensemble, pour en faire des jambières qui font presque autant de bruit que les sonnettes de chez nous. [...] De plus, grâce à un fruit aussi gros qu'un œuf d'autruche [ils fabriquent] un instrument qu'ils nomment maraca, plus bruyant qu'une vessie de porc pleine de pois. [...]

Il est vrai qu'outre tout cela, nous autres ayant apporté dans nos navires grande quantité d'étoffes rouges, vertes, jaunes et d'autres couleurs, nous leur en faisons faire des robes et des chausses bigarrées, que nous leur échangeons contre des vivres, des guenons, des perroquets, du bois Brésil, du coton, du poivre [...]

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, 1578, extraits du chapitre VIII, adapté par Caroline Trotot, GF, (étonnants classiques), 1998

[...] un groupe de maisons au nombre de neuf ou dix, dont chacune, disaient-ils, était aussi longue que notre nef capitane ; elles

étaient d'une bonne hauteur, en bois, les côtés en planches et la couverture en paille, et toutes avaient une seule pièce, sans aucune division ; il y avait à l'intérieur des rangées de pieux, et entre deux pieux des filets attachés par les extrémités ; c'est là qu'ils dormaient et en-dessous pour se chauffer ils allumaient leurs feux ; chaque maison avait deux petites portes, une à chaque bout ; dans chacune d'elles pouvaient s'abriter trente ou quarante personnes.

Pero Vaz de Caminha, Lettre au roi Manuel sur la découverte de la « Terre de la Vraie Croix », dite aussi Brésil (traduite du Portugais et présentée par Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, Editions Chandeigne, 2017



Théodore de Bry,
*Frontispice de Americae
Tertia pars, Memorabilem
provinciae Brasiliae
continens, 1592*

Entre 1590 et 1598, Théodore de Bry édite une suite de récits d'expéditions en Amérique intitulée *Grands Voyages*. Dans le 3^{ème} livre consacré au Brésil, on trouve les récits de Hans Staden (captif des Tupi durant 9 mois en 1549) et celui de Jean de Léry.

De l'Europe à l'Amérique du Sud : voyager au temps des Grandes Découvertes

Le comble de notre malheur sous cette zone brûlante fut qu'à cause des grandes et continuelles pluies, qui avaient pénétré jusque dans la soute, notre biscuit était gâté et moisi ; outre que chacun n'en avait que bien peu, encore nous le fallait-il non seulement ainsi manger pourri, mais aussi sous peine de mourir de faim, et sans en rien jeter, nous avalions autant de vers (qui en constituaient la moitié) que nous faisons de miettes. De plus nos eaux douces étaient si altérées, et pareillement si pleines de vers que [...] quand on en buvait, il fallait tenir la tasse d'une main et, à cause de la puanteur, boucher le nez de l'autre.

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, 1578, extraits du chapitre IV, adapté par Caroline Trotot, GF, (étonnants classiques), 1998

[...]Au retour, au large des Açores, la famine sévit à nouveau... Dès la fin du mois d'avril nous fûmes entièrement dépourvus de vivres. À tel point que le dernier mets fut issu du nettoyage et du balayage de la soute, c'est-à-dire de la chambrette blanchie à la chaux et plâtrée où l'on garde le biscuit dans les navires. Y ayant trouvé plus de vers et de crottes de rats que de miettes de pain, séparant néanmoins l'un de l'autre avec des cuillers, nous en faisons de la bouillie, qui était aussi noire et amère que de la suie ; vous pouvez penser si c'était plaisant d'en manger. De plus, ceux qui avaient encore des guenons et des perroquets [...] les firent servir de nourriture. Bref, dès le commencement du mois de mai où tous les vivres ordinaires manquèrent parmi nous, deux marinières moururent enragés d'une faim cruelle[...] De plus, durant cette famine, la tempête continuant jour et nuit pendant trois semaines [...] cela empêcha, tout le temps, alors que nous en avions grand besoin, que nous puissions pêcher un seul poisson. [...] Le

vingt-quatre mai 1558, nous vîmes la Basse-Bretagne. [...] Le maître du navire dit tout haut, que certainement, si nous étions demeurés un jour de plus dans cette situation, il avait choisi et résolu, non pas de tirer au sort, comme certains l'ont fait dans une semblable détresse, mais sans en parler, de tuer l'un d'entre nous pour servir de nourriture aux autres. [...]

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, 1578, extraits du chapitre XXII, adapté par Caroline Trotot, GF, (étonnants classiques), 1998

[...] Les Espagnols, et encore plus les Portugais, se vantant d'avoir les premiers découvert la terre du Brésil [...] et par conséquent soutiennent qu'ils sont seigneurs de [ce] pays, disant que les Français qui y voyagent sont usurpateurs à leurs dépens, s'ils les trouvent sur mer à leur merci, ils leur font une telle guerre, qu'ils sont allés jusqu'à en avoir écorché tout vifs, et les font mourir d'autre mort cruelle. Les Français soutenant le contraire, et qu'ils ont leur part en ces pays nouvellement connus, non seulement ne se laissent pas volontiers battre par les Espagnols, encore moins par les Portugais, mais en se défendant vaillamment rendent souvent la pareille à leurs ennemis [...]

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, 1578, extraits du chapitre II, adapté par Caroline Trotot, GF, (étonnants classiques), 1998